Le stade de football. Essai sur la construction sociale et journalistique d'un espace commun.

Le cas du Sporting de Charleroi

The football stadium. An essay on the building up of the communal place by social patterns and the written media's influence.

Gérard Derèze

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edc/2437>

DOI : 10.4000/edc.2437

ISSN : 2101-0366

Éditeur

Université Lille-3

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 1996

Pagination : 89-111

ISBN : 978-2-07-677030-8

ISSN : 1270-6841

Référence électronique

Gérard Derèze, « Le stade de football. Essai sur la construction sociale et journalistique d'un espace commun. », *Études de communication* [En ligne], 18 | 1996, mis en ligne le 21 juin 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/edc/2437> ; DOI : 10.4000/edc.2437

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Le stade de football. Essai sur la construction sociale et journalistique d'un espace commun.

Le cas du Sporting de Charleroi

The football stadium. An essay on the building up of the communal place by social patterns and the written media's influence.

Gérard Derèze

- 1 Dans l'Antiquité, le stade était à la fois une piste de course de 600 pieds grecs et l'endroit où se déroulait cette course. D'autres exercices (lutte, saut, lancements) se déroulaient également dans cette enceinte généralement entourée de pentes naturelles, de talus artificiels ou de gradins. Les stades ont évolué, se sont multipliés et diversifiés avec le temps. Au cours des 19^{ème} et 20^{ème} siècles, ils ont progressivement imposé leur architecture dans l'environnement urbain de l'Europe occidentale. Proposant un espace délimité et clos aux pratiques sportives, ils se sont progressivement fermés à partir du début de ce siècle. Permettant le contrôle — et donc le paiement — des entrées, cette fermeture fut en fait une expression moderne de l'émergence et de la prise en considération de la dimension économique du sport¹. Par ailleurs,

« A. Ehrenberg (1980) montre comment les stades ont été conçus, dans la France du début du siècle, comme des lieux d'éducation des masses pour susciter la pratique par l'exemple mais aussi comme moyen de mobilisation d'une foule en temps de paix, rassemblée autour du même étendard et disciplinée à l'image d'une architecture aux espaces cloisonnés » (Bromberger, 1991 ; p. 62).

- 2 Espace architectural particulier et spécialisé où le centre, qui est aussi le bas, est occupé par un terrain (territoire) en principe non violable et non parcourable. Seuls des acteurs clairement identifiés peuvent s'y placer, s'y déplacer, y jouer ou y concourir. Ainsi la pelouse, la piste et les abords immédiats sont réservés, selon des procédures dûment établies, aux sportifs, entraîneurs, officiels, membres des forces de l'ordre ou du corps médical ainsi qu'aux journalistes, photographes et cameramen. Au-delà de ces conditions d'accès précises à la zone de la pratique spectaculaire sportive, on constate

qu'aujourd'hui les travaux de rénovation, d'aménagement ou de construction de stades privilégient au minimum quatre aspects : l'accueil des spectateurs (sécurité, visibilité, confort, accessibilité), les conditions de travail des médias, les conditions d'accueil de publics particuliers (loges...), l'accueil et l'installation des joueurs — et des instances dirigeantes —. Le stade devient de plus en plus un endroit multifocalisé² et complexe où des intérêts divers trouvent à s'affirmer et à être pris en compte.

- 3 Insistons aussi d'emblée sur le fait que les stades sont des *endroits attribués*, dans le sens où il y a une définition préalable, claire et socialement reconnue des activités qui sont censées s'y dérouler et du type d'acteurs qui sont censés s'y produire. Autrement dit, on sait que tel stade n'accueille que les rencontres de football jouées à domicile par un club particulier et identifié tandis que tel autre a une vocation multifonctionnelle soit strictement sportive soit plus large, les infrastructures permettant alors l'organisation de compétitions sportives diverses ou d'autres événements d'envergure comme des concerts. Nous intéressons spécifiquement ici aux stades consacrés au football, il est important de dire combien

« Les clubs apparaissent comme des réalités autonomes, fortement personnalisées, avec lesquelles les supporters entretiennent des relations passionnelles et des échanges symboliques intenses (...). Les clubs sont pris dans des relations de symbolisation, de sorte qu'à travers des équipes de football, ce sont à la fois des villes, des communautés locales, des cultures, des identités régionales qui rivalisent (...). La force du football ne réside pas dans la seule fonction de symbolisation de groupes, ou de communautés, préexistants. Grâce aux associations de supporters, par la magie des regroupements effectués dans les stades, ou encore par le relais des médias, le club offre les conditions de formation d'un collectif qui génère, susceptible de donner à des individus, souvent exclus du jeu des grandes institutions démocratiques, le sentiment d'être une force véritable et de pouvoir peser, pour une fois positivement, sur le cours du jeu sportif » (Faure, Suaud, 1994 ; p. 4-5).

- 4 C'est en prenant en compte les différents éléments qui viennent d'être évoqués qu'il nous paraît intéressant d'étudier de façon spécifique le stade de football même si on constate aujourd'hui que

« les espaces libres de la pleine nature (massifs forestiers ou montagneux, bassins fluviaux, torrentiels ou lacustres, espaces littoraux ou campagnards...) se prêtent à toutes sortes d'investissements ludiques et sportifs [et que] dans ce contexte culturel, on ne s'étonnera pas de voir les modèles urbains d'équipements sportifs les plus classiques (stades, piscines, gymnases) relativement remis en cause » (Pociello, 1994 ; p. 168) ³.

- 5 Pour identifier l'approche que nous pratiquons et que nous allons maintenant présenter, disons qu'elle s'inspire du point de vue situationnel de Goffman (1991) qui fait l'hypothèse qu'en s'intéressant à une situation ordinaire (ici le déroulement de matchs de football dans un stade), on se pose une question essentielle : « Que se passe-t-il ici ? ».

1. La perspective générale.

- 6 L'article que nous proposons ici sous forme d'essai est une première tentative d'interprétation partielle et transitoire prenant en compte une partie des matériaux empiriques et théoriques recueillis et construits dans le cadre d'une recherche plus vaste menée depuis août 1994 et portant sur l'approche *in situ* et l'analyse des productions

médiatiques concernant la vie d'un club de football, en l'occurrence le Royal Charleroi Sporting Club, en Belgique.

- 7 Le point de vue que nous adoptons globalement n'est ni radical (l'assistance à des compétitions sportives professionnelles étant de ce point de vue, par nature, trompeuse et aliénante) ni résistant (les spectateurs étant de ce point de vue toujours en situation et en état de déjouer les séductions, les impositions et les contraintes hégémoniques)⁴. S'il est évident, par exemple, que l'économie et la médiatisation jouent un rôle important dans le sport et particulièrement dans le sport professionnel (dont le football), il nous paraît que pour les acteurs sociaux (les supporters, les spectateurs) le sens est loin de s'y épuiser.
- 8 La perspective interprétative que nous allons proposer ici ne relève donc pas des approches classiques de sociologie critique du sport qui considèrent celui-ci, particulièrement dans ses dimensions professionnelles et spectaculaires, comme un objet de détournement des vrais problèmes de domination économique et sociale. Sans nier qu'il puisse y avoir une réelle pertinence compréhensive à envisager le sport, et spécifiquement le football, sous l'angle de la manipulation, voire de l'oppression symbolique, il nous paraît intéressant de privilégier un point de vue différent, mais non nécessairement incompatible et exclusif. Ainsi, en admettant avec Christian Bromberger (1993 ; p. 305 et suivantes) que :
 - le « football offre, dans sa forme d'organisation actuelle, un support expressif à l'affirmation des identités collectives et aux antagonismes locaux, régionaux et nationaux »,
 - le style de jeu de l'équipe peut être considéré comme une métaphore de l'identité collective et entraîner des formes particulières de soutien et de supporterisme,
 - c'est « le propre des villes sinistrées, nostalgiques d'une grandeur passée et aujourd'hui bafouée de l'extérieur, de porter une ferveur sans commune mesure à l'équipe qui les représente »,
- 9 nous privilégions, dans le cadre de cette vaste investigation, une démarche de type *ethnonarratologique* comprise comme interfécondation des démarches ethnosociologique et narratologique.
- 10 Dans le but de circonscrire le projet global de la recherche et de fixer quelques repères, précisons ce que nous entendons par *ethnonarratologie*.
- 11 Nous pensons que les acteurs sociaux, par leurs pratiques et leurs discours, participent à la construction, au jour le jour, du monde qui les entoure. Ce point de vue se rapproche des perspectives du courant ethnométhodologique qui propose de
 - « considérer les faits sociaux comme des accomplissements pratiques ; le fait social n'est pas un objet stable, il est le produit de l'activité continuelle des hommes qui mettent en œuvre des savoir-faire, des procédures, des règles de conduite, bref une méthodologie profane ».
- 12 En suivant Marc Augé (1994 ; p. 49 et p. 10), on peut soutenir que l'ethnosociologie traite alors
 - « du sens que les humains en collectivités donnent à leur existence. Le sens, c'est la relation, et en l'occurrence l'essentiel des relations symbolisées et effectives entre humains appartenant à une collectivité particulière. Parler du sens, dans ce contexte, c'est parler du sens social [c'est-à-dire de] l'ensemble des rapports symbolisés, institués et vécus entre les uns et les autres à l'intérieur d'une collectivité que cet ensemble permet d'identifier comme telle ».

- 13 Pour le dire autrement, ce qui nous intéresse prioritairement c'est ce que les gens font, disent et disent de ce qu'ils font dans un « ici et maintenant anthropologique », en comprenant anthropologique dans le sens que lui donne Marc Augé, à savoir « un lieu qui se définit d'abord comme un lieu du chez-soi, le lieu de l'identité partagée ».
- 14 Nous pensons aussi que tout groupe social se construit une « identité narrative » à travers les récits qu'il consomme et produit, ceux-ci constituant un moyen essentiel de structuration de la pensée de l'imaginaire et de la construction du sens. C'est dans une perspective qui met en relation complexe et dynamique le champ d'effectuation sociale — les pratiques — et les produits ou messages médiatiques (en tant qu'ils sont coconstruits par les consommateurs), que nous proposons de définir, provisoirement l'ethnonarratologie⁵ de la manière suivante :
- L'ethnonarratologie, parallèlement aux contenus narratifs que les médias véhiculent, se propose de percevoir la manière dont ils sont travaillés par les producteurs et apprivoisés par les consommateurs (et, donc, intégrés dans le récit vécu de la vie quotidienne). L'ethnonarratologie se propose d'appréhender une « démultiplication » narrative, sociale et culturelle interconnectée et articulée sur trois plans : celui du récit véhiculé par le média, celui de la production en tant qu'elle interagit constitutivement avec le message et le média, et enfin, celui de la réception dans le sens où le récit et le média construisent et prennent place dans les actes et les paroles échangées de la vie quotidienne.
- 15 Nous proposons de comprendre le terme ethnonarratologie dans deux sens, deux orientations différentes mais complémentaires. D'abord au sens de croisement, d'interfécondation disciplinaire de l'ethnosociologie et de la narratologie. Ce point de vue situe l'ethnonarratologie dans une aire de proximité avec l'ethnolinguistique.
- 16 Ensuite au sens où les ethnologues parlent des ethnosciences, ces savoirs de sens commun. Ethno signifie alors « savoir partagé ». L'ethnométhodologie est ainsi l'étude des ethnométhodes, c'est-à-dire les procédures par lesquelles les membres d'une société construisent le monde en lui donnant sens. Dans le même ordre d'idée, l'ethnonarratologie serait la science qui étudie les ethnorécits, c'est-à-dire les récits socialement partagés qui se construisent dans, par, voire contre les médias.
- 17 C'est cette dimension multiple et multipolaire, narrative et sociale, que nous tentons de mieux approcher. Certes, cette approche ethnonarratologique se trouve, le plus souvent, directement implantée dans le sport spectacle ou de compétition et
- « la re-présentation offerte par l'ensemble des médias accentue le drame et la théâtralité du phénomène observé en donnant l'importance aux gestes et aux paroles qui en témoignent » (Bourgeois, 1989 ; p. 151).
- 18 Pour notre présent propos, il est, bien entendu, impossible d'embrasser cette perspective dans son ensemble. Nous opérons donc une réduction puisque nous nous intéresserons exclusivement, dans le cadre de cet article, aux pratiques sociales dans le stade et aux récits profanes et journalistiques qui le concernent et le construisent comme catégorie représentationnelle et comme actant de la vie ordinaire.

2. Quelques éléments de contexte.

- 19 Nous l'avons dit, notre recherche porte sur une situation, un cas footballistique particulier, celui du Sporting de Charleroi. Depuis le début de la saison 1994-95, nous assistons à tous les matches à domicile, nous collectons de façon exhaustive tout ce que le

plus grand journal régional (*La Nouvelle Gazette*), la télévision de service public (la RTBF) et la télévision locale (*Télésambre*) produisent journalistiquement à propos du club. À côté de ces pratiques rigoureuses et systématiques, nous laissons place à l'intuition, aux envies particulières et au hasard en rôdant dans les environs du stade certains jours de match, en passant au stade de temps à autre en semaine et en parcourant régulièrement les pages sportives de la presse belge francophone. Ajoutons encore que nous avons procédé et que nous procéderons à des vagues d'*entretiens à directivité variable* auprès de membres du club, de supporters et de journalistes.

- 20 Cela étant précisé, il convient de fournir quelques brefs éléments de contextualisation à propos de ce club de football. Son stade actuel, le Stade communal fut inauguré en 1939 et est appelé le Mambour (g) parce qu'il fut érigé sur le site d'un ancien charbonnage du même nom. D'une capacité actuelle d'un peu moins de 20.000 places, le stade accueille généralement moins de 10.000 spectateurs pour les « matches ordinaires » et passe la barre des 15.000 personnes pour les « gros matches ». Suivant en cela les prescriptions des autorités footballistiques, les derniers travaux effectués, il y a deux ans, ont considérablement réduit le nombre de places debout pour les limiter à une seule tribune latérale et à deux tournants⁶. Nombreux sont les supporters qui à l'époque ont attiré l'attention sur le fait que cela allait embourgeoiser (endormir) le stade et modifier radicalement l'ambiance de ce Mambour que des journalistes issus de la région définissaient comme étant à la fois 'un site, une âme, un creuset d'histoire et de passion'.
- 21 Professionnel depuis 1974, le club n'a pas un palmarès très étoffé : deux fois finaliste de la coupe de Belgique, un titre de vice-champion, deux qualifications pour des coupes européennes. Après quelques descentes et remontées, le Sporting de Charleroi rejoue en première division depuis 1985.
- 22 Plus grand club de la métropole carolorégienne, le Sporting a connu des bonheurs divers au cours de ces dernières saisons. Les saisons 92-93 et 93-94, passées sous la direction de Robert Waseige, peuvent être considérées comme pleinement satisfaisantes. Par contre la saison suivante qui avait vu l'arrivée de Georges Leekens aux commandes sportives du club, fut considérée par les responsables et par la presse comme décevante à plusieurs points de vue : résultats, style de jeu et spectacle offert aux supporters, ambiance au sein du club, assistance aux matches... Cette année, avec l'arrivée de Luka Peruzovic, les choses semblent, des différents points de vue, s'améliorer.
- 23 Nous intéressant aux saisons 94-95 et 95-96 (en cours), nous avons donc, pour l'instant, affaire à des réalités et des perceptions sportivo-médiatiques relativement contrastées. Cela étant, nous nous attacherons plus ici à tenter de percevoir ce qui transparait au-delà des dissonances et des divergences plutôt que d'effectuer une analyse de type comparatif.
- 24 En plus des productions journalistiques, le présent article s'intéresse uniquement à ce qui se passe, se vit, se dit dans cet endroit particulier qu'on appelle les tribunes assises. Christian Bromberger a bien montré — et le propos vaut certainement plus largement que pour Marseille, Naples et Turin qu'il a étudiées de très près — que les configurations, les emplacements à l'intérieur du stade reflètent assez bien les diversités professionnelles et socio-économiques de la région et des spectateurs. Fixant notre attention sur les seules tribunes assises nous effectuons donc un choix qui a ses avantages et ses contraintes, ses particularités et ses zones d'ombre. Loin du Kop, des Wallon's Boys et des Charleroi Casuals Crew⁷, l'ardeur est certes différente en tribunes assises même si l'enthousiasme parfois débordant de ces supporters les plus exubérants, voire parfois violents fait partie

du décor et de l'ambiance sonore et visuelle. Ignorant les Business-seats et les loges, nous retrouvons semaine après semaine, ces supporters plus tranquilles et souvent fidèles qui n'ont peur ni du froid ni de la pluie.

- 25 Ajoutons aussi que la plupart des travaux et monographies portant sur les pratiques d'assistance à des manifestations footballistiques s'intéressent aux groupes de spectateurs les plus turbulents ou les plus inquiétants et que rares sont les cas où le '*spectateur classique, tranquille, bon père de famille*' est pris comme objet central de l'investigation. En prenant comme terrain d'observation les tribunes assises plutôt que les endroits plus chauds, plus chahutés, plus accessibles financièrement ou plus '*populaires*' (de l'ancien nom des tribunes qui rassemblaient certaines catégories de publics), on investit un univers plus calme, voire plus '*bourgeois*', où la visibilité sociale se joue sur un mode particulier. En effet, si les spectateurs les plus violents cherchent une visibilité qui leur est refusée ailleurs,

« le commun des spectateurs, visible dans le quotidien, apprécie l'invisibilité temporaire que confère l'anonymat, lui permettant de s'arracher subrepticement aux contraintes (verbales, gestuelles) de son statut » (Bromberger, 1991 ; p. 69)

- 26 et apprécie également (mais à des moments différents comme l'avant-match ou la mi-temps) la possibilité qui lui est offerte de croiser ou de saluer tel collègue, telle connaissance ou tel homme politique venu assister à la rencontre.

3. Le stade dans la ville.

- 27 Si, comme nous l'avons évoqué plus haut en suivant les analyses de Christian Bromberger, c'est

« le propre des villes sinistrées, nostalgiques d'une grandeur passée et aujourd'hui bafouée de l'extérieur, de porter une ferveur sans commune mesure à l'équipe qui les représente »,

- 28 nous devons admettre qu'à Charleroi le discours politique rejoint d'une certaine façon l'engouement populaire. Pour preuve, la déclaration faite en 1985 par Jean-Claude Van Cauwenberghe, bourgmestre de Charleroi pendant une quinzaine d'années et jusqu'en 1995 :

Charleroi est une ville frustrée d'occasions de notoriété. C'est par ordre chronologique, la dernière grande ville du Royaume⁸. La plus jeune donc la plus déshéritée, sur le plan du passé historique (...), Charleroi n'a pas de monuments célèbres, pas de visites prestigieuses, pas d'université, pas de manifestations extraordinaires. Ici, on ne crache pas dans la soupe quand survient, sur le plan sportif par exemple, un événement de gros calibre (...) L'appartenance à une grande ville qui se distingue sur le plan économique, culturel ou sportif constitue un stimulant énorme pour chaque habitant (Donnay et col. 1985 ; p. 173).

- 29 C'est en fonction d'« homologues d'espaces » (Faure, Suaud, 1994) et symboliques que ce qui semble valoir, se conquérir, se défendre, se prouver, se gagner sur le terrain dans le champ sportif vaut aussi, au-delà et par extension pour un autre champ, en l'occurrence la ville de Charleroi⁹. Le sport est ainsi devenu, pour les responsables de la ville, un élément stratégique tant de la politique de développement que de la construction de l'image municipale. Les journalistes ne sont pas en reste de ce point de vue puisqu'ils n'hésitent pas à revendiquer pour le club une place à part entière dans la vie de la cité et de la région.

Hier soir sur le coup de midi, dans l'atmosphère feutrée (mais néanmoins tropicale) des sièges d'affaire du Stade communal, c'était la rentrée académique (...) Le « tout Charleroi » était au rendez-vous car, au Pays noir, le Sporting est bien davantage qu'un simple club de football mais bien une composante incontournable de la vie sociale, économique et culturelle de la région (Nouvelle Gazette, 02-8-95).

30 Dès lors, quand Pär Zetterberg, ancien joueur du club et actuelle « vedette » du Sporting d'Anderlecht, déclare (gros titres) à la veille d'un match opposant les deux équipes : '*Charleroi, c'est mon Milan à moi*' (Nouvelle Gazette, 15-4-95), c'est non seulement le club qui se trouve honoré, flatté de la sorte mais, plus largement, la ville où il dit avoir passé deux belles années de sa vie.

31 Dans le même ordre d'idées, les évaluations et les critiques faites par les journalistes du style de jeu de l'équipe et de l'investissement sportif des joueurs participent de ce processus homologique qui fait que la ville et le club sont indéfectiblement liés par une équivalence de tempérament.

Charleroi, c'est une ville de feu et de sang. Ici, le football c'est la passion, pas le calcul. Ici, on monte sur le terrain pour se battre et pour gagner. Au Mambourg, le visiteur doit avoir la peur au ventre et le Zèbre la rage de vaincre aux tripes. Ici, on pardonne les défaites dues à un excès d'audace et on ne célèbre pas les succès « petits bras ». Ici, il se passait toujours quelque chose : même quand le Sporting descendait, même quand il était « pilé » par Anderlecht (Nouvelle Gazette, 13-03-95).

32 D'autre part, pour un club comme pour une ville, avoir un stade, c'est déjà une forme de démarcation dans les univers sportif et urbain puisque les petites équipes ont des terrains... pas des stades. En suivant la réflexion de Michel de Certeau (1987) à propos de la réhabilitation du patrimoine urbain, il nous paraît que le stade a un rôle d'acteur, ou plus exactement d'actant, dans la cité (il suffit, par exemple, de voir le nombre de panneaux indicateurs dans la ville) et qu'il produit des chaînes d'opérations comprises comme des actions et des récits (entre autres médiatiques) qui manipulent et construisent l'objet-stade.

33 Parmi ces chaînes d'opérations, deux apparaissent immédiatement remarquables : les parcours et la constitution de *réseaux affinitaires*. En effet aller voir un match, aller au stade, c'est aussi entretenir un rapport récurrent à l'espace, à la géographie de la ville. A l'heure où la plupart des spectateurs se rendent à Charleroi en voiture, toute assistance à un match entraîne, avec elle, ses habitudes d'itinéraires automobiles, de choix d'emplacement de stationnement, de déplacement pedestre dans la ville pour gagner le stade, retrouver ses compagnons habituels ou aller prendre un verre... bref son lot d'arrêts et de parcours répétitifs qui encadrent le match et, d'une certaine manière participent à la construction chaque fois reproduite de ce que nous appellerions volontiers une soirée *totale*, où la participation sportive se trouve prise dans un ensemble de dispositions et de configurations tant matérielles et concrètes (lire tel journal le matin du match, dîner avant de partir, emprunter telle route, entrer par tel côté du stade, rentrer chez soi au plus vite pour suivre l'émission télévisée présentant le résumé des différentes rencontres...) que symboliques et représentationnelles (parler du match ou du club et ainsi les faire advenir en tant que catégories discursives, mentales et sociales ; avoir le sentiment de participer à la victoire de son équipe...).

34 Sont aussi remarquables les réseaux d'affinités qui trouvent à s'actualiser, à s'afficher et à s'exprimer dans le stade. Deux types essentiels s'imposent à l'observateur : les réseaux extra-stade (qui sont soit préexistants et extérieurs au suivi des matches de football, soit débordants — c'est-à-dire construits au départ de relations de stade mais dépassant le

temps et le lieu de la confrontation sportive pour s'implanter dans d'autres temps et espaces de la vie ordinaire —) et les réseaux intra-stade qui, composés de personnes qui ne se retrouvent qu'à cet endroit, ne sont actualisés que durant le temps de présence conjointe au stade. Ces deux types de réseaux ne sont en rien exclusifs, au contraire, ils trouvent fréquemment à s'imbriquer les uns dans les autres, à se croiser, à se superposer, configurant ainsi, en fonction des habitudes acquises et des aléas des rencontres fortuites, des configurations à la fois stables et toujours soumises au surgissement de l'imprévu.

4. Le stade comme cadre.

- 35 Soulignons, d'entrée de jeu, que nous entendons simplement par cadre tout ce qui caractérise et détermine la situation dans laquelle l'interaction sociale se déroule, c'est-à-dire « les éléments de base, les principes d'organisation qui structurent naturellement et socialement, les événements et l'engagement des acteurs » (Goffman, 1991 ; p. 19).
- 36 Ainsi, tout stade de football, nous l'avons relevé dans nombre de conversations, se trouve *marqué* par son appartenance générique et, de la sorte, *chargé* historiquement et mythiquement. Par les qualités qu'il partage avec tous les stades de football, le Stade communal de Charleroi se trouve mis en connexion expérientielle ou en extension symbolique aussi bien avec les hauts-lieux du football que sont, par exemple, le Maracana de Rio, Bernabeu à Madrid ou San Siro à Milan¹⁰ qu'avec les autres stades empiriquement fréquentés par les spectateurs ou encore tragiquement célèbres (Heysel, Hillsborough à Sheffield, Bastia...).
- 37 A cette supradétermination s'ajoute un autre élément de cadrage que Norbert Elias avait très clairement mis en évidence en montrant combien, pour lui, les stades étaient des lieux où des émotions décontrôlées pouvaient être mises sous contrôle. Il est particulièrement significatif que cet apprentissage de la maîtrise de la violence et de cet autocontrôle s'institue dans une forme de compétition réglée où l'affrontement se trouve à la fois strictement codifié, euphémisé et, dans le même processus, exalté. Michel Bouet a, lui aussi, insisté sur cet aspect des choses :
- « Une compétition oppose (...). Il est particulièrement frappant que cette opposition procède d'une entente des adversaires qui ne se constituent comme tels que par un accord pleinement réciproque portant sur la nature du but et les règles relatives aux moyens d'y parvenir. Alors que les pactes sont ordinairement faits pour arrêter ou prévenir les conflits, ici le pacte ouvre à une lutte dont il définit les conditions et les règles et qui n'est que la manifestation d'un accord fondamental que l'issue de la lutte ne peut déranger » (Bouet, 1995 ; p. 51).
- 38 Au-delà de ces deux cadres fondamentaux, d'autres cadres nous paraissent opérant dans l'univers footballistique qu'est le stade. Ainsi des cadres sociaux, temporels et affectifs se dégagent assez clairement de nos observations empiriques et de nos entretiens ainsi que des travaux d'autres chercheurs.
- 39 Le premier de ces cadres met en évidence les logiques structurelles et organisatrices des inscriptions dans l'espace social.
- « Personne n'est dupe des différenciations, et l'endroit où chacun s'installe, et la façon dont il occupe l'espace qu'il estime lui être dévolu, fait partie d'une inscription tout à fait assumée dans l'espace social. D'ailleurs les comportements varient avec les appartenances et selon l'évolution du statut de chacun dans sa propre vie (...). Loin d'être un espace d'indifférenciation sociale, le stade produit des représentations qui renvoient à l'image de soi dans le monde (...). Bien sûr la

représentation de la société n'est pas homothétique »... la population étant essentiellement masculine »¹¹.

- 40 Cette caractérisation des formes de distinction sociale se complète, dans le système de relations que les spectateurs entretiennent durant (et en vertu de) leur coprésence au stade, de ce que nous appelons *l'exposition interactionnelle*. Ainsi, le clin d'œil adressé par l'entraîneur ou le salut d'un joueur à un spectateur, la poignée de main accordée par le président du club... fonctionnent comme autant de signes distinctifs et glorifiants. Le prestige se trouve ainsi socialement distribué et reconnu par le rapport montré (ou parfois raconté) non seulement aux acteurs du club et plus largement du champ sportif, mais aussi aux acteurs politiques¹² et aux journalistes. Cette interaction, le plus souvent brève, témoigne par son exposition de qualités relationnelles particulières. Nous l'avons maintes fois constaté et vécu nous-même, cette attestation publique, affichée ou proclamée, d'un rapport privilégié avec un (ou des) acteur(s) identifié(s) et reconnu(s) donne une légitimation à une parole personnelle et aux informations qu'elle véhicule (les bruits concernant le club en matière de finances ou de transferts, les échos des vestiaires ou des entraînements, les choix pour l'avenir...). Peu importe finalement que ces informations soient de vrais échos de coulisses, des reprises de choses lues dans la presse ou des avis construits sur une interprétation personnelle des événements.
- 41 Le cadre temporel, quant à lui, joue sur deux registres. Le premier concerne l'écoulement du temps, l'organisation et le déroulement des compétitions sur une saison qui fixe les moments d'effervescence sociale que sont les matches et qui contribue à rythmer le temps au sein d'un schéma cyclique (Lasen Diaz, 1994 ; p. 375). Le second concerne la manifestation sportive. Le soir de match, le stade (qui n'est, pour la plupart, en d'autres moments que la trace virtuelle de l'activité sportive), devient le lieu de l'organisation temporelle de la « soirée totale ». C'est en fonction de la durée de la partie que le rythme spécifique de cette soirée va s'organiser et être rythmé : avant-match (hors et dans le stade), match (deux mi-temps et une pause), après-match (dans et hors stade).
- 42 Enfin le cadre affectif que nous proposons d'appeler « l'esprit du lieu » se trouve souvent évoqué, convoqué par les différents acteurs : joueurs, dirigeants, supporters, journalistes. Ces derniers n'hésitent d'ailleurs pas à l'exalter — le plus souvent sous forme de métaphore religieuse — et, dans le même mouvement, à contribuer à sa continuelle construction.
- Le supporter carolo possède une particularité qu'aucun autre de ses congénères ne lui conteste : il est capable de tout pardonner à ses joueurs, sauf le risque de voir le chaudron du Mambourg se réduire à une marmite d'eau froide. Ici, mon bon monsieur, on prend d'abord du plaisir ; on communie au pied du même autel ; on partage le même amour du sport ; on donne et on rend, sans calcul, dans la ferveur et la générosité. Comme partout ailleurs, on prêche la victoire, mais comme nulle part ailleurs, on accepte la défaite si les hommes ont tout fait, au plan du cœur et de l'intelligence, pour la conquérir (Nouvelle Gazette, 12-09-94).
- 43 L'esprit du lieu, l'esprit du Sporting de Charleroi, c'est
- qu'il règne ici un esprit familial extraordinaire, que tout le monde se bat pour chacun. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'autres clubs qui aient le même esprit qu'ici¹³,
- 44 ajoutait un ancien joueur du club. Quand l'entraîneur actuel promet « qu'il fera chaud le samedi soir au Mambour » ou quand un joueur déclare :

Je brûle de me trouver samedi à huit heures pour me replonger dans cette ambiance qui nous pousse vraiment à donner le meilleur de nous-mêmes et encore davantage (Nouvelle Gazette, 05-08-95),

- 45 le public se trouve pris dans son ensemble, considéré comme un grand tout. Ainsi l'esprit du lieu devient — pour toutes les catégories d'acteurs — une dynamique homologique active qui inscrit et fonde des liens de causalité et de réciprocité entre le style de jeu de l'équipe et l'ambiance du stade. Alors pour et/ou parce que le stade s'enflamme, les joueurs doivent être '*conquérants, agressifs dans le bon sens du terme, collectifs, maîtres de leur jeu et extrêmement créatifs*' (Nouvelle Gazette, 18-04-95). Bref, ils doivent montrer des qualités similaires à celles qui pourraient être souhaitées en bien d'autres lieux footballistiques, mais qui prennent ici une coloration et un caractère identitaire particuliers.
- 46 Notons au passage que l'esprit du lieu se « fortifie » aussi des sensations du lieu dans la mesure où l'environnement — sonore (les bruits, les chants, les cris, les annonces-micro...), visuel (les affiches, pancartes, panneaux et slogans divers...) et olfactif (hamburgers, bière répandue...) — participe perceptivement au cadrage affectif et émotionnel.
- 47 Enfin et en plagiant de Certeau qui écrivait « habiter, c'est narrativiser » (1980 ; p. 84), on peut soutenir que fréquenter le stade, c'est le raconter et qu'à l'inverse raconter (conversationnellement et médiatiquement) le stade — en d'autres mots produire des ethnorécits — c'est en instaurer une fréquentation et un mode de compréhension *socialement partageable* de ce qui s'y déroule. Bien sûr, les médias assurent, eux aussi, au travers des images qu'ils présentent et des paroles qu'ils prononcent, une effectuation, une actualisation du stade. Ils lui donnent vie en lui procurant « une âme ».
- 48 Ainsi le monde du Sporting et par extension ou réduction métonymique¹⁴ le Mambour n'existe, comme monde commun que parce qu'il est non seulement vécu mais aussi parlé, raconté par les médias et par les gens qui le fréquentent. En d'autres mots, il n'est commun que parce qu'il est « institué symboliquement comme commun dans la parole » (Tassin, 1991 ; p. 34) et dans l'action.

5. Le stade comme *sur-lieu*.

- 49 Nous avons déjà souligné que le stade est un lieu borné qui possède et produit ses ramifications et ses extensions qui varient pour chacun au gré des habitudes, des parcours, des réseaux affinitaires et qui font l'objet de construction et de mise en œuvre de procédures de délimitations à la fois personnelles et sociales (presque au sens des ethnométhodes). Nous voudrions maintenant avancer une autre voie d'interprétation en proposant de comprendre le stade comme un *sur-lieu*.
- 50 Pour ce faire, revenons d'abord à Michel de Certeau (1980 ; p. 208-209) qui écrivait :
- « Est un lieu l'ordre selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence (...). C'est une configuration instantanée de positions. Il implique une indication de stabilité. Il y a espace dès qu'on prend en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable de temps. Il est en quelque sorte animé par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient (...). L'espace est un lieu pratiqué ».
- 51 Il est bien évident que le stade de football que nous tentons mieux comprendre est, durant la plus grande partie du temps et pour la majorité des supporters, un lieu en ce

qu'il est une configuration stable et non animée. Cependant, les soirs de matches, il devient indéniablement un lieu pratiqué, soit un espace au sens où l'entend de Certeau. Cet espace est une actualisation occasionnelle et prévisible du lieu-stade. Dans le sens de ce que nous avons déjà évoqué plus haut, cette effectuation est nécessairement sociale et fluctuante. D'un « être-là », disponible mais sans vie, chaque soir de match, le stade s'éveille et se spatialise par l'occupation et les opérations (sociales et narratives) que les acteurs sociaux y déploient. La surexposition manifeste du Sporting de Charleroi dans les médias régionaux participe de façon incontestable au déclenchement de cette actualisation. D'une part, les médias en rendent très largement compte et, d'autre part, en parlant du Sporting à longueur de semaine, ils maintiennent cette capacité de mobilisation, en la « gardant au chaud », en stimulant narrativement sa virtualité. Le stade est donc un lieu qui nécessairement et périodiquement se trouve activé. Il est plus qu'un lieu et on peut prévoir les temps où il deviendra espace.

- 52 Précisons ensuite que la notion de « sur-lieu » est bâtie en référence à celle de « non-lieu ». Dans la définition que donne Marc Augé de la « surmodernité », les non-lieux sont « aussi bien les installations nécessaires à la circulation accélérée des personnes et des biens (voies rapides, échangeurs, aéroports) que les moyens de transport eux-mêmes ou les grands centres commerciaux, ou encore les camps de transit prolongé où sont parqués les réfugiés de la planète » (Augé, 1992 ; p. 48) ¹⁵.
- 53 Pour lui, trois accélérations ou figures de l'excès sont constitutives de la « surmodernité » : l'excès événementiel ou d'information, la surabondance spatiale liée au « rétrécissement » de la planète via les médias et l'individualisation des références.
- 54 Une quatrième figure de l'excès, dont nous n'étudierons pas ici sous quelles modalités elle participe de la « surmodernité », trouve ses modes d'incarnation dans les grandes manifestations collectives organisées et récurrentes, dont les compétitions de football de haut niveau sont, chez nous, un exemple parfait. En s'inscrivant dans la perspective de Norbert Elias, on peut affirmer que
- le stade est un des rares espaces de débridement toléré des émotions, contrepoint à la retenue et aux freins qu'impose la civilisation des mœurs. C'est là que s'éprouve la plaisir des gestes et des paroles à la limite de la règle, que les gros mots ont droit de cité. Le lieu s'offre comme un des rares espaces où une société urbaine se donne une image sensible de ce qui la cimente et la compartimente¹⁶.
- 55 Le stade de football, et ce qui nous occupe le Mambour, devient donc les soirs de matches un
- « espace secondaire où l'individu est loin des contraintes qui marquent les espaces de la vie quotidienne et où il peut donc donner libre cours à sa fantaisie » (Remy, 1994 ; p. 63).
- 56 C'est parce qu'il est un « espace secondaire », actualisé ponctuellement lors des rencontres, et parce qu'il est le lieu d'une commune émotion (produite par le spectacle sportif), d'une exaltation partagée (même si en tribunes assises, elle semble plus retenue et plus soumise à des processus d'euphémisation qu'en d'autres endroits du stade) et d'une exubérance affichée, que nous proposons de définir le stade comme un *sur-lieu*. Nous entendons ce terme dans le double sens où le stade est toujours plus qu'un lieu puisqu'il est toujours prévu qu'il s'actualise et devienne un espace et où il permet des formes d'expression des émotions et des passions¹⁷ « excessives » par rapport aux pratiques quotidiennes.

- 57 Notons cependant que le contrôle de ces pratiques excessives reste toujours bien actif. En effet, ces formes d'expression suscitent des formes d'engagement¹⁸ légitimes et prescrites, même si celles-ci admettent des variations au gré des personnalités, des circonstances et des aléas. Cet engagement fait l'objet d'un accord minimal entre les supporters des tribunes assises du Stade communal de Charleroi. A la fois stable (en matière de contraintes par exemple) et dynamique, cet accord permet la coopération, entraîne des regards entendus ou des réactions largement approuvées par les autres spectateurs quand un de ceux-ci a des attitudes jugées excessives, non admissibles ou hors de propos.

6. Le stade comme espace commun.

- 58 Dans un article traitant de l'espace commun et de l'espace public, Etienne Tassin (1991 ; p. 24) écrivait :
- « La communauté tend vers la conversion, au sens strict de l'action de se tourner vers Dieu, vers une entité d'ordre supérieur en laquelle ses membres s'incorporent comme parties d'un tout identitaire et substantiel ; mais aussi au sens général de l'adhésion et de la transmutation de soi qui fait des membres de la communauté des fidèles, des frères, des camarades, des patriotes, etc., bref, les membres d'un même corps. Contre cette conversion inhérente au rapprochement communautaire, l'espace public est alors ce qui, au sein de la société, se déploie comme espace de diversion, empêchant toute personnification du corps social, détournant les individus de toute adhésion massive sous couvert d'identification communautaire ».
- 59 En ce sens donc,
- « le caractère « public » de l'espace public s'oppose à « commun », qui renvoie à l'idée de communauté, entité menacée en permanence de fusion ou d'éclatement » (Dulong, 1992 ; p. 109).
- 60 Nous pensons que ce qui caractérise le sur-lieu qu'est le stade de football étudié ici, c'est d'être situé ailleurs ou, pour le dire autrement, à l'interface de ce qui vient d'être défini comme « commun » (au sens de communauté) et « public ».
- 61 En effet, le stade (et avec lui, d'une certaine façon, le club) est plutôt construit socialement et journalistiquement, expérimentiellement et narrativement comme un « ici et maintenant commun » (au sens de socialement partagé). Sur-lieu des passions et du spectacle partagés, champ marqué par l'action organisatrice de différents cadres (générique, social, temporel, affectif), espace de cristallisation et constitutif de parcours et de réseaux affinitaires, le stade s'offre aussi au spectateur comme le lieu d'une évaluation permanente non seulement du déroulement de l'action et du résultat sportifs, mais aussi de la contribution des différentes catégories d'acteurs à la construction de l'*esprit du lieu*.
- 62 En ce sens, le stade envisagé comme espace commun apparaît comme une forme collectivement et médiatiquement construite qui
- « organise, donne des directions et des espacements, infléchit des actions, mobilise des acteurs, tout en leur laissant des marges de manœuvres ou de conduites » (Chelkoff, Thibaud, 1993 ; p. 7).
- 63 En continue production, le stade, tout en étant le creuset où se mêlent et se bâtissent des sociabilités particulières, prend place dans la ville et s'offre tout autant comme espace de communication symbolique¹⁹ que comme espace de « réflexivité diffuse »²⁰. A la fois espace de participation sociale et de prise de distance possible (en tout cas par rapport à

la vie quotidienne mais aussi par rapport au spectacle sportif offert), le stade²¹ n'a pas fini de s'offrir aux passions des supporters, au travail des journalistes, aux critiques et aux analyses des chercheurs, car comme le soutenait Norbert Elias :

« Nous avons conscience que la connaissance du sport est la clé de la connaissance de la société » (Elias, 1994 ; p. 25).

BIBLIOGRAPHIE

- Augé, M.**, (1992), *Non-lieux*, Paris, Seuil.
- Augé, M.**, (1994), *Le sens des autres*, Paris, Fayard, 1994.
- Bouet, M.**, (1995), *Signification du sport*, Paris, L'Harmattan (1ère éd. 1968).
- Bourdieu, P.**, (1987), *Choses dites*, Paris, Minuit.
- Bourdin, A.**, (1994), « Action rationnelle et réflexivité diffuse », *Recherches sociologiques*, vol. XXV, n° 2, pp. 7-21.
- Bourgeois, N.**, (1989), « Le journalisme sportif : un discours et son enjeu », *Communication et information*, vol. 10, n° 1.
- Bromberger, Ch.**, (1991), « Pour une ethnologie du spectacle sportif », *Jeux et sports en Méditerranée*, Tunis, Alif, pp. 61-89.
- Bromberger, Ch.**, (1993), « L'âne et les feux d'artifice. Essai sur l'imaginaire de Naples à travers son football », *Ferveurs contemporaines* (Pétonnet C., Delaporte Y, dir.), pp. 303-319.
- Bromberger, Ch.**, (1995), *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des sciences de l'homme.
- Chelkoff, G., Thibaud, J.-P.**, (1993), « L'espace public, modes sensibles », *Les annales de la recherche urbaine*, n° 57-58, pp. 6-16.
- De Certeau, M.**, (1980), *L'invention du quotidien*, Paris, Union générale d'édition.
- Comeron, M., Govaert, S.**, (1995), *Foot et violence. Politique, stades et hooligans. Heysel 85*, Bruxelles, De Boeck.
- De Certeau, M.**, (1987), « Les revenants de la ville », *Traverses*, n° 40, pp. 74-85.
- Donnay, J.-L., Prévost, J.-F., Thioux, A.**, (1985), *Royal Sporting Club Charleroi*, Tournai, Gamma Sport, p. 169.
- Dulong, R.**, (1992), « Dire la réputation, accomplir l'espace », *Quaderni*, n° 18, pp. 109-124.
- Ehrenberg, A.**, (1980), « Aimez-vous les stades ? », *Recherches*, n° 43.
- Elias, N., Dunning, E.**, (1994), *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard.
- Faure, J.-M., Suaud, C.**, (1994), « Les enjeux du football », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 103, pp. 3-6.
- Goffman, E.**, (1991), *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, (1ère éd. 1974).

Lasen Diaz, A., (1994), « Les formes temporelles de l'effervescence sociale », *Sociétés*, n° 46, pp. 373-378.

Pociello, Ch., (1994), « Le futur comme une nouvelle forme d'enjeu. Les tendances d'évolution des loisirs sportifs dans la société française », *Sport et pouvoirs au XXème siècle* (Clément J.-P., Defrance J., Pociello Ch.), Grenoble, PUG.

Remy, J., (1994), « L'implication paradoxale dans l'expérience touristique », *Recherches sociologiques*, vol. XXV, n° 2, pp. 61-78.

Rivière, C., (1995), *Les rites profanes*, Paris, PUF.

Tassin, E., (1991), « Espace commun ou espace public ? L'antagonisme de la communauté et de la publicité », *Hermès*, n° 10, pp. 23-37.

NOTES

1. A ce propos, les travaux historiques de Pierre Lanfranchi sont particulièrement intéressants. Par exemple : « Le sport et les stades en Europe à l'aune de l'histoire », communication au colloque *Supporters 2000*, Liège 12-12-95 (à paraître dans la revue *Sport*, Bruxelles).

2. La multifocalisation des stades se joue sur le double registre du temps et de l'espace. En effet durant la semaine, le stade peut être (dans sa partie cachée et non accessible au public) le lieu de retrouvailles, de soins, d'entraînement des joueurs professionnels, le lieu de travail des responsables administratifs et techniques du club, le lieu d'un déploiement économique (boutique, restaurant, cafétéria, vente de billets), tandis que les jours de match, il devient une vaste fourmilière où les spectateurs se pressent sur les tribunes, les échopes et les débits de boissons s'ouvrent un peu partout, les invités d'un soir découvrent les loges ou autres business seats...

3. Ajoutons à ce propos que des pratiques sportives se sont maintenues (*football sauvage*) où se sont développées (jogging) dans l'espace urbain non attribué *sportivement* et que, depuis quelques années, certaines pratiques sportives s'y trouvent favorisées par une affectation sportive partielle à vocation sociale (marquées, entre autres, par des implantations infrastructurelles ou par des animations) de certains lieux. Certains journalistes n'hésitent pas à plaider énergiquement pour le développement véritable de telles initiatives :

Dans l'intention louable de relancer le sport de quartier, la Fondation Roi Baudouin et nos fédérations de football, basket et volley lancent une campagne d'organisation de rencontres sur les places, les marchés et les plaines de jeux (...) L'initiative est louable mais elle n'aura de sens que si, dans la foulée, les administrations communales (et surtout celles des grandes agglomérations urbaines) se décident à promouvoir réellement le sport de quartier en équipant le moindre espace disponible pour le transformer en playground et même en recrutant des animateurs/éducateurs sportifs pour en assurer la bonne utilisation (André Thioux, *Nouvelle Gazette*, 1-12-95).

4. Notons que nous adoptons la même perspective en ce qui concerne les pratiques de réception médiatique. A propos des dérives mythologiques que peut produire, sur les interprétations, l'inscription de la télévision – et particulièrement de sa réception – dans le débat social, voir Le Grignou, B., (1995), « L'« ubac » des études de réception de la télévision », *Recherches en communication*, n° 3, pp. 173-187.

5. Nous travaillons les concepts et la démarche ethnonarratologiques avec nos collègues Philippe Marion et Benoît Grevisse au sein de l'Observatoire du récit médiatique (ORM) de l'UCL. Cet observatoire est codirigé par Marc Lits et Gabriel Ringlet.

6. D'autres travaux d'aménagement sont à l'ordre du jour. Ils le seront d'autant plus si le stade accueille, ce qui est possible, un ou plusieurs matches de l'EURO 2000.

7. Un ouvrage intéressant permet d'approcher un phénomène qui reste, dans une Belgique toujours marquée par les événements du Heysel, un sujet de préoccupation sportif et politique (Comeron et Govaert, 1995).
8. Signalons que si Charleroi a un peu plus de 300 ans, la ville de Louvain-la-Neuve en a, elle, moins de 30.
9. Cette logique homologique peut aussi être repérée pour la région ou pour les entreprises qui apportent, de façon publiquement attestée, leur soutien au club (en services ou financièrement).
10. Remarquons que dans l'affirmation de Pär Zetterberg reprise plus haut, ce dernier établit une connexion explicite entre le Mambour et San Siro.
11. Extrait de la présentation de Bromberger (1995) dans *Libération* (19-10-95) par Michel Samson.
12. Notons au passage que certains responsables politiques issus de la région sont régulièrement présents au stade et qu'en certaines circonstances (proximité des élections, « grand match », célébration particulière) cette présence semble presque s'imposer.
13. Réponse de Pär Zetterberg à une question du journaliste de Canal+ qui lui disait que l'année précédente Anderlecht avait été battu par l'esprit de Charleroi (Canal+, 25-03-94).
14. Remarquons sans le traiter ici que l'on constate une inversion métonymique intéressante dans les usages linguistiques. Si les journalistes emploient souvent le terme Mambour pour parler du Sporting dans son ensemble, les supporters quant à eux parlent toujours du Sporting pour signifier le stade (ils vont au Sporting et pas au Mambour ou au Stade communal).
15. Marc Augé pense que « le sport, du fait de sa prise en charge par les médias, est le phénomène surmoderne par excellence ».
16. *La Libre Belgique* (04-12-95) à propos du livre de Bromberger, 1995.
17. Bien sûr ces passions ne s'exercent jamais en totale autonomie et nous commettrions une erreur de négliger, dans une interprétation plus longue et plus globale, le poids des contraintes et des impositions socio-économiques et politiques.
18. Nous reprenons ici ce concept dans une perspective débordant les interactions étudiées par Goffman (1991).
19. « Plusieurs auteurs tels Marc Augé, Christian Bromberger (...) ont émis l'hypothèse selon laquelle le football est un rituel, une construction culturelle rendant possible la communication symbolique entre participants et connectant dans une vaste représentation le sens et les valeurs mobilisés par les acteurs » (Rivière, 1995 ; p. 168).
20. « La réflexivité diffuse se caractérise par la distance vis-à-vis de la situation, que manifeste notamment l'humour, par la référence à d'autres situations, par l'utilisation de plusieurs définitions de la situation, c'est-à-dire l'art de changer de registre et par la capacité d'inventer, de reconstituer les informations manquantes ou de s'en passer » (Bourdin, 1994 ; p. 19). L'auteur reprend le concept à Albert Piette.
21. Ce qui est avancé ici vaut à la fois pour le stade envisagé dans sa globalité et pour les sous-lieux particuliers que nous avons étudiés. Des logiques différentes (par exemple du côté des spectateurs les plus turbulents), voire opposées, peuvent très bien cohabiter en ce sur-lieu.

RÉSUMÉS

Dans le présent article, l'auteur propose une première ébauche réflexive de la construction sociale et journalistique du stade de football. Après une brève présentation de la recherche plus

vaste (et encore en cours) dans laquelle cet essai interprétatif puise ses éléments empiriques et théoriques, il invite le lecteur à le suivre dans un développement progressif. Envisageant successivement le rapport à la ville, les logiques de détermination structurées par différents cadres, il propose le concept de *sur-lieu* pour tenter de comprendre comment le stade est construit comme un espace socialement partagé.

In the present article, the author is sketching out a reflexion on how the football stadium is built up as an original place by social patterns and the written media's influence. The study is focused on the stadium of the town of Charleroi in Belgium. After reminding the reader of the current research on the topic with its empirical and theoretical elements, the author invites him into a progressive development of his ideas ; he proposes the concept of « *surlieu* » to come to the understanding of both how the stadium is built up as a place shared by a community and the impact of football on the local interests and moods.

INDEX

Keywords : stadium, public sphere, soccer, social constructivism, journalism

Mots-clés : stade, espace public, football, constructivisme social, journalisme

AUTEUR

GÉRARD DERÈZE

Gérard Derèze est professeur au Département de communication de l'UCL (Université catholique de Louvain) à Louvain-la-Neuve en Belgique. Il y participe très activement aux activités de recherche développées par l'Observatoire du récit médiatique (ORM), principalement dans les champs de la construction journalistique des événements et de l'usage social des médias. Il travaille plus précisément dans le champ disciplinaire de l'ethnologie de la communication et mène diverses recherches empiriques et théoriques dans le domaine du sport.